

PHYSIONOMIES REGIONALISTES

“Au pays de Québec, rien ne change.” — “La destinée, la rose au bois.” — Glanure historique à travers les champs d’une île. — Un témoignage d’amitié et d’admiration. — La disparition d’une figure pittoresque du vieux Québec.

AUTREFOIS ET AUJOURD’HUI.

En vérité, Québec ne change pas ; notre vieille cité est immuable. Ce qui la caractérisait voilà cinquante ans la caractérise encore. On dirait même que ce sont toujours les mêmes gens qui y vivent. L’on s’épate et l’on seréjouit des mêmes choses. L’on entretient les mêmes idées et l’on s’amuse de la même façon. Québec ne change pas. D’ailleurs, Louis Hémon ne l’a-t-il pas dit : “Au pays de Québec, rien ne change”.

Ces jours derniers, nous relisons quelque-unes des amusantes chroniques laissées par Hector Fabre et écrites pour la plupart en 1866 et 1867. On dirait que quelques-unes sont d’hier.

Ainsi, dans une causerie qu’il faisait à Montréal, le 5 novembre 1866, au profit des incendiés de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, — même les grands feux de Québec ne changent guère, — notre spirituel chroniqueur fait un tableau saisissant et des plus fidèles de la Terrasse et de ses promeneurs, un soir d’été. Il est donc vrai que ce qui se passe aujourd’hui est la photographie exacte de ce qui se passait voilà soixante-six ans. Une seule chose a changé ; c’est le nom populaire de la Terrasse. On l’appelait autrefois la Promenade.

Puis, voici, le 10 mai 1866, une pittoresque description du marché, un samedi. C’est bien exactement en tous points ce qui se passait, disons, samedi dernier, excepté qu’il ne pouvait être question ici des primeurs de mai. Mais voilà bien les mêmes gens avec les mêmes procédés de vente et d’achat et avec les mêmes attelages : ménagères affairées, braves gens économes marchandant sur tout, gourmets exigeants discréditant les produits, scrutant au fond des voitures à la recherche des merveilles, etc. Il y avait cependant peut-être peu plus d’acheteurs venus au marché, en automobile, samedi dernier, que le 10 mai 1866.

Nous sommes encore loin, Dieu merci, de l’époque annuelle des déménagements mais nous sommes sûrs qu’au mois de mai prochain ce sera la même chose qu’au mois de mai 1866 alors qu’Hector Fabre écrivait commençant une chronique sur ce sujet : “Il y a eu, cette année, à Québec, encore plus de déménagements que d’ordinaire.”

Même dans son “Avis au lecteur”, Hector Fabre, présentant son recueil de chroniques nous montre que rien n’a changé depuis lui jusqu’à nous. Il commence : “Notre littérature est en pleine floraison. Chaque saison voit naître un ouvrage nouveau, prose ou vers.” Il y a cependant cette petite différence que aujourd’hui on devrait dire “chaque jour” au lieu de “chaque saison”. N’importe, voilà soixante ans, notre littérature était en pleine floraison. Chaque année donc, depuis un demi-siècle, nos livres canadiens s’accumulent, d’abord de saison en saison, puis de mois en mois, probablement, de semaine en semaine, et, aujourd’hui, de jour en jour. Comptons bien alors le nombre de volumes canadiens parus durant ce demi-siècle. Et il y a encore des gens qui osent dire que la littérature canadienne-française n’existe pas. Ceux-là, aussi, ne changeront donc jamais.

NOS VIEILLES CHANSONS.

L’autre jour, assistant à l’un des diners hebdomadaires du Club Kiwanis, nous avons entendu, parmi les quelques vieilles chansons canadiennes que l’on chante après le dîner, cette vieille cantilène qui énumère les aventures d’une jeune fille à marier à la campagne. Je l’avais entendue plusieurs fois auparavant et toujours elle s’arrêtait fort brusquement. C’est ce qu’a fait remarquer, du reste, notre savant folkloriste montréalais, M. E.-Z. Massicotte, qui a recueilli cette chanson en 1892 à Sainte-Geneviève de Batiscan. Il dit à son sujet : “L’air en est assez agréable mais par quel étrange caprice a-t-on introduit à la fin de chaque couplet un vers qui ne veut rien dire : “La destinée, la rose au bois” ? Mystère. J’ai entendu cette chanson à Sainte-Geneviève de Batiscan, en 1892. Elle est peut-être incomplète car elle s’arrête brusquement, me semble-t-il”.

Pour notre part, nous avons entendu cette chanson maintes fois dans les campagnes du Saguenay et du Lac Saint-Jean et nous en avons gardé souvenance intact. Nous pouvons assurer notre ami M. Massicotte, que la chanson est complète, du moins telle qu’on la chante au “pays des bleuets”. Nous convenons qu’elle s’arrêtait brusquement à Sainte-Geneviève de Batiscan en 1892 ; il lui manquait les trois derniers couplets, au moins. Nous avons même appris cette vieille chanson dans notre prime jeunesse, aussi loin que nos souvenirs se reportent, d’une vieille tante de la Baie des Ha ! Ha ! et elle nous l’a enseignée complète.

Nous sommes au moment de la veillée et les garçons, “assis sur le coffre”, jouent de la musique à bouche “ainsi que du violon”. Mais il y a encore une phase dans cette palpitante veillée. C’est le onzième couplet. Le voici :

Ils parlent de la récolte,
Et aussi d’une moisson (bis)
La destinée, la rose au bois.
Et aussi d’une moisson.

Puis, vient le signal du départ et le départ aussi des garçons qui sont entrés “quat’par quat’”, “en frappant du talon” :

L’père vient dans la cuisine
Avec ses chaussons (bis)

Il met la bûche au feu
Et les garçons s’en vont (bis).

Alors, c’est complet.

Notre tante avait un faible pour la rimette et nous l’avons toujours un peu soupçonnée d’être l’auteur des derniers couplets mais, dans la suite, j’ai souvent entendu cette chanson, et elle s’arrêtait toujours comme à Sainte-Geneviève de Batiscan. Mais les trois derniers couplets soi-disant de notre tante, du Saguenay, auraient-ils eu les honneurs de la grande popularité ? Toujours est-il qu’une dizaine d’années plus tard